

# Les «érotiques» et l'iconographie mochica

Anne-Marie Hocquenghem

Extrait de la revue « OBJETS ET MONDES »  
Tome 17 — Fascicule 1 — PRINTEMPS 1977

# Les "érotiques" et l'iconographie mochica

Anne-Marie Hocquenghem

A propos des scènes érotiques modelées et peintes sur les vases déposés il y a environ 2 000 ans dans les tombes mochicas de la côte nord du Pérou, l'auteur souligne les problèmes de l'interprétation des images sans texte, et l'intérêt de rechercher le sens général de l'iconographie, et dans ce contexte de chaque scène particulière, plutôt que d'essayer d'expliquer quelques scènes, sans tenir compte de l'ensemble significatif dont elles font partie.

*On the subject of the erotic scenes modelled and painted on vases deposited in Mochica graves on the north coast of Peru about 2,000 years ago, the author stresses the problems of interpretation of the images without a text and the desirability to search for the general sense of the iconography — and in this context, of each particular scene — rather than trying to explain several scenes without taking into account the overall picture of which they form a part.*

Les vases datés entre — 200 et 700 provenant de la côte nord du Pérou forment un ensemble iconographique qui est considéré comme une source d'informations sur l'environnement, les coutumes et les croyances des Mochicas.

Certains de ces vases attirent depuis longtemps particulièrement l'attention : les scènes très réalistes d'actes de sodomie, de fellation, entre un homme et une femme, quelquefois en présence d'un enfant, de masturbation, de même que les représentations d'hommes ou de femmes seuls exhibant leurs organes sexuels, de squelettes qui conservent un pénis, qui enlacent et embrassent des femmes, des personnages mythiques qui copulent avec des femmes, des accouplements d'animaux mythiques d'espèces différentes et de certains animaux, lamas, crapauds, rats, ou encore de phallus anthropomorphes, de pénis en forme de maïs.

Ces scènes, à notre avis, n'avaient pas pour fonction de représenter la vie des Mochicas, de témoigner de leur culture, elles ne s'expliquent pas en elles-mêmes, elles doivent être « inter-

prétées ». Les interprétations dépendent des buts, des méthodes et des moyens des iconologues et de leur personnalité. Elles ne sont pas indépendantes des formes de pensée possibles, des discours admis et des interdits jetés sur la sexualité dans notre société.

Une tradition de la morale judéo-chrétienne ne reconnaît au sexe que deux fonctions, l'une génératrice, l'autre orgastique, cette dernière chargée du sentiment de culpabilité, du poids du péché, de la notion de vice. Dans cette conception limitative de l'éros, les scènes de comportements sexuels impropres à la fécondation ont été cataloguées comme « érotiques » et, puisqu'elles traitaient des plaisirs « condamnés, amoraux, contre nature », elles sont restées pendant de longues années exilées dans les enfers des musées et le silence s'est maintenu à leur propos.

1925 : Posnansky publie un article sur les « érotiques » dans lequel il s'excuse d'écrire sur un tel sujet et affirme que son intérêt est uniquement scientifique. Pour lui, les mœurs sexuelles aberrantes et le goût dépra-

vé de les représenter seraient dus au fait que les anciens Péruviens, en déformant les crânes, provoquaient des traumatismes cérébraux qui entraînaient ces comportements anormaux (Posnansky, 1925).

Après la deuxième guerre mondiale, la curiosité pour les comportements sexuels d'une part et pour les antiquités précolombiennes d'autre part n'a pas cessé de croître, en même temps qu'augmentaient leurs valeurs marchandes respectives. Les objets « d'art ancien et érotique » ont été de plus en plus recherchés et cotés. Les musées leur ont fait une place dans les salles d'exposition, le Museo Larco Herrera à Lima leur a même réservé une salle spéciale. Les publications à leur sujet se sont multipliées.

1956 : les vases mochicas sont considérés comme des représentations de la vie quotidienne du défunt. Disselhoff signale qu'un « érotique », une scène de fellation entre adultes, a été retrouvé dans la tombe d'un enfant et ne peut donc lui rappeler sa vie. Il faut chercher d'autres explications (Disselhoff, 1956).



FIG. 1. — Scène de sodomie. VA 18537.

Les représentations « érotiques » font partie d'une tradition andine. On connaît celles de Vicus, Salinar, Gallinazo, Nasca, Recuay, Chancay, Chimu, mais celles des Mochicas sont les plus nombreuses et les plus réalistes. Larco en établit une classification et les explique :

1965 : Larco Hoyle, le grand collectionneur et archéologue péruvien, à la demande des éditions Nagel qui ont ouvert une collection sur « l'art érotique » dans le monde, public un essai sur les représentations érotiques du Pérou précolombien : *Checan*. Larco choisi de parler « sans euphémismes de la vie sexuelle des anciens Péruviens ». Son étude, parce que la mieux illustrée, reste l'ouvrage de référence sur le sujet.

1 — Les vases humoristiques, sans doute destinés à contenir un liquide qui doit s'écouler par le pénis ou la vulve des personnages, qui présentent des sexes disproportionnés, énormes, ou des phallus de forme humaine. Ils témoignent du sens de l'humour mochica.

2 — Les vases moralisateurs, dont les personnages squelettiques à gros pénis se masturbent, embrassent et se font caresser par des femmes mieux conservées. Ils indiquent qu'avant la conquête la luxure, le vice, les excès sexuels qui entraînent une déchéance physique étaient réprouvés ; ce qui prouve le sens moral des Mochicas.

3 — Les vases religieux représentent les activités des dieux qui, comme les hommes, s'adonnent aux plaisirs érotiques.

4 — Les vases réalistes traitent des mœurs sexuelles des Mochicas et montrent qu'ils avaient une prédilection pour les coïts anaux et buccaux. Les expressions des femmes disent clairement qu'elles subissent les désirs dépravés des hommes sans y prendre plaisir. Pour interpréter ces scènes « contre nature », Larco fait appel au Docteur Kinsey. Après avoir discuté du problème, il est convaincu que les pratiques de sodomie et de fellation n'ont aucune signification religieuse et visent à éviter la conception. Larco, grand propriétaire terrien, qui se targue de bien connaître les Indiens, remarque que la femme mochica, comme l'Indienne d'aujourd'hui, n'est pas vicieuse mais résignée. L'homme par contre est luxurieux et dominateur (Larco Hoyle, 1965).

1965 : von Hagen croit, lui aussi, que les « érotiques » représentent des comportements sexuels profanes mochicas. Mais lui, étranger attiré par l'exotisme andin, pense que les potières mochicas ont exprimé dans ces scènes toute leur nature sensuelle d'Indiennes. Ce sont elles qui s'offraient aux hommes, prenaient plaisir à se faire sodomiser et vouaient une dévotion particulière aux organes sexuels masculins (von Hagen, 1965).

1966 : Feriz observe les expressions impassibles des couples et suggère qu'elles indiquent, peut-être, des actes rituels (Feriz, 1966).



FIG. 2. — Scène de sodomie. VA 18535.

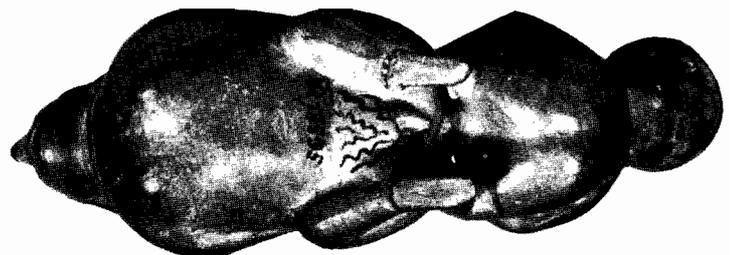




FIG. 3 — Scène de fellation. VA 18529.

1970 : Gebhard pense que les « érotiques » représentent, peut-être, des pratiques contraceptives mais propose aussi une autre interprétation : les scènes de sodomie ne seraient qu'une convention de représentation permettant de montrer au cours de l'acte sexuel les organes génitaux féminins (Gebhard, 1970).

1972 : Benson reconnaît les difficultés d'interprétation que posent les « érotiques ». Les personnages représentés sont des « dignitaires », il faut donc rechercher un sens symbolique rituel. Les prisonniers nus ont une corde au cou, qui se termine, dans certains cas, en tête de serpent, le serpent est l'attribut de la « déité majeure mochica » ; il se peut donc que les prisonniers, et plus particulièrement leurs sexes, lui soient sacrifiés. La mort par étranglement ou pendaison provoque l'érection (Benson, 1972).

1975 : Bolz, à propos des « érotiques » de la collection Ludwig, met en garde contre les interprétations fondées sur nos règles et notre morale. Elle suppose que des rites de fertilité pourraient expliquer une partie de ces représentations (Bolz, 1975).

1975 : Sawyer publie quelques « érotiques » de la collection Markley et propose aussi une interprétation rituelle. Certaines pratiques sexuelles peuvent entraîner des états similaires à ceux que provoquent les drogues hallucinogènes, et, comme les drogues, faire partie des cérémonies rituelles. Les personnages squelettiques sont peut-être des chamans qui, en surmontant de dures épreuves physiques, ont fait preuve d'une grande virilité (Sawyer, 1975).

1976 : Donnan observe que toutes les positions érotiques ne sont pas représentées ; il en déduit que ce ne sont pas des scènes profanes mais sacrées. Elles ne risquent pas d'entraîner la fécondation de la femme et ne peuvent donc pas être liées à des

rites de fertilité, elles doivent correspondre à des rites pratiqués dans certains contextes émotionnels particuliers (Donnan, 1976).

Ces quelques exemples suffisent à montrer que les interprétations des « érotiques » varient suivant les auteurs. Celles qui vont suivre seront sans doute dépassées avec l'approfondissement des connaissances sur les Mochicas et sur les comportements sexuels : ce ne sont donc que des hypothèses à vérifier.

On sait aujourd'hui que la sexualité, le sexe, les comportements individuels et sociaux qui s'y rapportent, comme leurs représentations iconographiques et les symboles qui s'y rattachent, correspondent à des modes de vie, des sentiments, des analyses, des interprétations, des fonctions différents d'une culture à l'autre.

Séparer de leur contexte des scènes parce que le sexe des personnages est visible, parce que leurs attitudes nous semblent érotiques, les rassembler sous un seul thème qui n'existe qu'en fonction de notre définition à l'intérieur de notre propre système de classification, et rechercher ce que ce thème signifie pour les Mochicas est un non-sens. Les interprétations ainsi proposées indiqueront peut-être quelque chose sur notre société mais pas sur celle des Mochicas.

Il faut donc renoncer à isoler des « thèmes » et à les étudier sans tenir compte de l'ensemble des vases tels qu'ils ont été déposés dans les tombes.

L'analyse des collections du Musée de l'Homme de Paris, du Museo Nacional de Lima et du Museum für Völkerkunde de Berlin a montré qu'il existe un système cohérent de relations entre chaque représentation et leur ensemble d'une part, et d'autre part entre l'iconographie et la société mochica (Hocquenghem, 1976 et 1977).



FIG. 4. — Scène d'accouplement d'un être mythique et d'une femme. VA 48148.

On ne trouve qu'un nombre limité de scènes provenant d'un même moule ou d'un moule similaire ; chaque scène particulière est reprise en plusieurs exemplaires ou sur des supports, avec des moyens d'expression artistique variés, chacun de ses détails est susceptible d'être lui-même reproduit un grand nombre de fois.

Ces scènes ne traitent pas des faits quotidiens et profanes de la vie de tous les Mochicas, mais, au contraire, des comportements cérémoniels sacrés en relation avec la mort au sein de la classe dirigeante (Hocquenghem, 1977). Pour interpréter ces scènes, il faut tenter de reconstituer ce que signifie la mort et de retrouver le rôle attribué aux ancêtres dans la cos-

mologie mochica. Les données sur les comportements face à la mort sont peu nombreuses : récits des chroniqueurs après la conquête, informations des « extirpateurs d'idolâtries » au XVII<sup>e</sup> siècle, observations des ethnologues de nos jours.

Il semble que, dans les Andes, les morts soient honorés plus que ne l'exigent le curé et l'Eglise. Les enterrements et les fêtes des morts sont des occasions d'offrandes, de libations, de musique, de danses, et même de licence sexuelle, qui montrent que les défunts ont encore l'attention des vivants et que, sous le couvert de cérémonies et de fêtes catholiques, se cachent des coutumes indigènes.

Les Indiens ont résisté très longtemps et très vigoureusement aux rites funéraires des Espagnols, ils ont refusé les enterrements chrétiens et, au risque d'encourir les pires peines, ont essayé de reprendre les corps de leurs morts à la terre des cimetières chrétiens pour les traiter suivant leurs coutumes.

L'opposition, puis la résistance aux règles de l'Eglise envers les corps et, devant la force des conquérants, l'acceptation feinte et le déguisement des rites indigènes sous les rites catholiques, montrent que des relations existentielles unissent les Indiens vivants à leurs ancêtres disparus.

En effet, la lignée ancestrale maintient le contact entre les hommes et leur origine. Intermédiaires entre les vivants et la source de vie, les ancêtres sont rendus responsables de la survie de leurs descendants. Dans une société agricole, le rôle des morts est avant tout de veiller à la reproduction des plantes cultivées, des animaux domestiqués et des hommes. Les vivants doivent, eux, rendre possible la tâche des ancêtres.

Cette conception du rôle des défunts est répandue dans les sociétés agraires bien au-delà des Andes. Partout où elle entre dans les explications du fonctionnement de l'univers, les comportements sociaux entre vivants face à la mort et entre vivants et morts sont codifiés sous la forme de rites funéraires, de deuil et de fertilité.

Les rites funéraires ont pour but de transformer le défunt en ancêtre actif, de l'initier à sa vie posthume, de lui donner les pouvoirs et les moyens d'accomplir sa tâche dans l'au-delà. D'où la préparation du corps, son enterrement avec les symboles de sa classe, de son rang et l'offrande des objets qui lui seront utiles.

Les rites de deuil visent à protéger les vivants contre tout ce que la mort, en tant qu'événement qui fait irruption dans l'ordre quotidien, peut troubler ou avoir de néfaste, de dangereux pour le groupe affecté. D'où des contraintes, des interdits qui s'appliquent dans les principales relations sociales au moment d'une mort ou quand s'établissent des contacts entre la communauté et ses ancêtres.

Les rites de fertilité interfèrent avec les rites funéraires et de deuil puisque les ancêtres sont, dans ces sociétés, responsables des récoltes. Les relations d'échange symbolique entre ce qui s'oppose, le présent et le passé, la vie et la mort, le renouveau et la pourriture sont à la base de la notion de mort féconde, d'utilisation des forces de vie libérées dans la mort et de sacrifice pour rendre la terre fertile.

FIG. 5. — Scène d'accouplement de lamas. VA 47933.



L'observation des rites garantit la survie et, inversement, la volonté de survivre impose le respect des coutumes. Les ancêtres gardiens du système établi à l'origine par les êtres mythiques en sont les garants et justifient le maintien des traditions. Si le monde continue d'être, c'est que, génération après génération, il a été maintenu par l'obéissance aux règles, l'accomplissement des rites. Les vivants « doivent » continuer parce qu'il « faut » respecter les ancêtres qui « savaient », et transmettre leurs connaissances, préserver leurs institutions, conserver leur mode de vie.

FIGS 6 et 7. — Ci-dessous, mort ayant conservé son sexe. VA 12981. A droite, femme présentant sa vulve qui sert d'ouverture au plat à double fond. VA 63460.



La forme de pensée mythique, le système d'échange symbolique, le sens du sacré comme « efficace, indivisible, contagieux, fugace, ambigu, virulent » tel que le définit Caillois, la notion du temps cyclique et réversible, tendent à l'union, à l'interpénétration de tout ce qui s'oppose ou s'éloigne et risque de devenir un modèle de séparation. Les sociétés agricoles fondées sur le culte des ancêtres n'offrent pas à l'individu la tentation de se reconnaître et de s'affronter à l'ordre instauré, qui se maintient avec une remarquable stabilité. D'où les survivances jusqu'à nos jours de comportements, de croyances et de rites qui permettent d'interpréter l'iconographie mochica.

Les scènes qui ont trait à la sexualité n'expriment pas le plaisir profane individuel, mais le devoir sacré d'une classe dirigeante face à la mort suivant les rôles attribués à ses ancêtres et les traditions mythiques qu'elle se reconnaît. Chaque scène doit être expliquée dans ce cadre général, mais de plus, puisqu'elle se distingue des autres et qu'elle est reprise sans erreur un grand nombre de fois, et dans ses détails, elle doit avoir une signification particulière qu'il faut retrouver.



Les scènes en rapport avec la sexualité sont relativement peu nombreuses, 0,5 % environ des vases que nous avons pu examiner. Elles sont dispersées, plus que les autres, dans les collections privées et les musées. Les pièces publiées sont rares et tous leurs détails ne sont pas reproduits. une trentaine environ ont pu être étudiées, mais nous ne possédons pas d'informations sur leurs origines, ni sur le contenu des tombes dont elles proviennent.

On peut néanmoins essayer d'expliquer chaque scène tout en sachant qu'il reste à vérifier ces hypothèses sur un plus grand nombre d'objets possible.

Les comportements sexuels rituels coïncident avec la mort et la fertilité pour de multiples raisons.

L'union des sexes opposés, antagonistes et complémentaires, est considérée comme un modèle exemplaire de relation d'échange ; en tant que telle, elle est un acte symbolique sacré.

Le sexe, lui, est ressenti comme la partie du corps où se localise une force, où se concentre une énergie, source de pouvoir, de puissance. Cette énergie peut se conserver, se transmettre, se communiquer, s'échapper, être volée et servir à bon ou à mauvais escient. Les organes sexuels, leurs orifices, leurs sécrétions sont sujets à de nombreuses pratiques rituelles, deviennent des symboles de vitalité, sont sacrés.

Les rapports sexuels et le sexe, qu'ils soient reconnus comme directement fécondants ou que la reproduction soit attribuée à la volonté des ancêtres, peuvent être interprétés dans le cadre des rites funéraires ou de deuil, comme dans celui des rites de fertilité. Mais ils doivent aussi être interprétés par rapport au rôle des êtres mythiques créateurs et à celui des ancêtres responsables de l'ordre. Il est, au premier abord, difficile de déterminer à quels comportements particuliers chaque scène correspond et, dans une première analyse, nous les avons toutes reliées aux

rites de fertilité. Mais un examen des détails du décor permet de faire une distinction.

Les objets funéraires déposés dans les tombes sont présents dans certaines scènes modelées sur les vases, ce qui laisse supposer qu'elles font partie des rites funéraires et de deuil.

Un type de scène représente un personnage masculin étendu, le sexe en érection, et, à ses côtés, un personnage féminin qui lui tient le pénis ou pratique un acte de fellation. Autour sont disposés soit des graines semblables à celles qui protègent encore aujourd'hui contre ce qui est néfaste, soit des boîtes, des sonnailles, des vêtements, des vases tels ceux que l'on retrouve dans les tombes.

Une scène semblable ne se différencie que par le fait que le personnage étendu, le sexe découvert, est une femme, tandis que le personnage à côté d'elle est un homme.

Nous avons été amenée à interpréter le personnage actif comme un chaman, les objets comme les ustensiles rituels. Ces scènes pourraient être considérées comme des rites de préparation du corps et plus particulièrement du sexe dont le défunt va avoir besoin dans l'autre monde.

Dans l'iconographie mochica, les ancêtres, sous la forme de squelettes, ont conservé leur sexe, symbole d'activité, de vitalité.

En tant que relation sociale entre les membres de la communauté, les comportements sexuels sont affectés par les rites funéraires et de deuil, soumis à certains interdits ou règles. Les rapports sexuels ritualisés devant se distinguer des mœurs sexuelles profanes, on peut donc penser que les scènes de sodomie et de fellation visent à purifier ou protéger contre ce que la mort a pu contaminer.

Le type de scène de sodomie (figs 1 et 2), la plus complexe, a lieu entre un homme et une femme nue, sur une natte et sous une couverture, un enfant et certains objets funéraires à leurs côtés. La présence de l'enfant qui tête encore peut s'expliquer par le fait qu'étant lié à sa mère, il doit, comme elle, être purifié ou protégé. Cette présence indique que c'est la femme qui est visée par ce rite.

Le type de scène de fellation entre un homme et une femme nue, sur une natte, n'a pas lieu en présence de l'enfant ; on peut donc penser que l'acte rituel vise à protéger ou purifier l'homme (fig. 3).

La scène d'accouplement entre l'être mythique à crocs et ceinture de serpent est difficile à expliquer. Nous n'avons vu ce type de scène que sur les pièces très grossièrement modelées en bas-relief de la collection du Museum für Völkerkunde de Berlin, où les organes sexuels n'étaient pas visibles (fig. 4). Sur les pièces publiées, ils ne sont pas plus visibles et les dessins ont été calqués avec de nombreuses erreurs. La présence de vases funéraires dont le liquide est versé par des animaux mythiques sur le couple permettrait de classer cette scène parmi les rites de deuil ; elle représenterait l'acte mythique à l'origine des rites de purification. Mais Donnan (1976, fig. 1) publie un dessin où apparaissent des têtes et des jambes coupées qui, si elles ont été bien relevées, placeraient cette scène dans les rites de fertilité avec les sacrifices. Ces scènes sont si difficilement lisibles qu'il est possible qu'un détail n'ait plus été reproduit sur une série de vases. Il faudra, pour décider si cette scène se réfère aux rites de deuil ou de fertilité, attendre de trouver un exemplaire montrant les têtes et les membres coupés.



FIG. 8. — Scène de fellation. VA 47913.

Une autre scène difficile à classer dans les rites de deuil ou de fertilité est celle des accouplements de lamas (fig. 5). Les organes sexuels ne sont pas visibles sur les exemplaires étudiés. On sait que les anciens Péruviens imposaient leurs jeûnes rituels aux animaux domestiques. On peut donc penser que les rites de deuil étaient aussi imposés aux lamas pour les protéger, comme les hommes, des aspects néfastes de la mort. Mais, d'autre part, dans les rites de fertilité pratiqués aujourd'hui dans les Andes, on «marie» les animaux des troupeaux pour assurer leur reproduction.

Les autres types de scènes dites « érotiques » pourraient être interprétés comme des rites de fertilité.

Les ancêtres et les hommes qui tiennent leur pénis en érection ou se masturbent, les femmes qui montrent leur vulve, exposent la source de force vitale. Les organes génitaux ouverts doivent signifier la possibilité de répandre le liquide fertilisant, vital (figs 6 et 7).

Une scène de fellation, très différente de celle précédemment décrite, est à rapprocher d'un rite phallique en connection avec la fertilité : elle a lieu sur une estrade, l'homme est debout ou assis sur une plate-forme, la femme entièrement vêtue se tient un échelon plus bas (fig. 8).

Les sacrifices font partie des rites de fertilité et les prisonniers voués à la mort dont les sexes sont exposés indiquent que c'est l'offrande de leur force, de leur vitalité qui va assurer les récoltes.

FIG. 9. — Scène entre un mort et une femme vivante. VA 17673.



La scène entre un ancêtre et une femme qui se tiennent enlacés, s'embrassent et se caressent, doit signifier une communication, une transmission de pouvoir à l'origine de la fécondation de la femme. Les ancêtres morts, responsables de la reproduction des espèces, sont à l'origine de la vie (fig. 9).

Les phallus anthropomorphes ou les épis de maïs en forme de pénis montrent le lien entre le sexe masculin et la fertilité de la nature (fig. 10).

La scène d'accouplement de crapauds est en relation avec la fertilité, les batraciens sont associés à l'eau et aux champs, « poussent » avec les plantes cultivées ; l'accouplement de rats est toujours mis en relation avec des plantes cultivées.

L'accouplement mythique entre le crapaud et le jaguar est, lui, en relation avec un mythe sur l'origine des récoltes abondantes, mais il faut encore étudier toute la symbolique des animaux dans l'iconographie mochica avant de pouvoir comprendre ces scènes.

Il faut encore insister sur les difficultés qui se présentent lorsque l'on cherche à retrouver le sens d'images auxquelles ne se réfèrent directement aucun texte, aucune tradition orale, et redire que les interprétations proposées ne sont en aucun cas définitives. Il faut poursuivre l'analyse de l'iconographie mochica, et nous pourrions peut-être montrer les correspondances entre les objets déposés dans les tombes et ceux utilisés au cours des cérémonies, entre les rites funéraires et les rites d'initiation à la vie, entre le monde des morts et celui des vivants.

En effet, dans les Andes, aujourd'hui, il existe la croyance en un retour à l'origine après la mort. Les Indiens pensent que les défunts retournent sur leurs pas, effacent leurs traces, et donc effectuent dans l'au-delà le voyage inverse de la vie [communication personnelle du Dr Golte]. Il est possible de penser que les rites en relation avec la mort reflètent les rites en relation avec la vie.



FIG. 10. — Phallus anthropomorphe. VA 17565.

La « pensée scientifique » nous éloigne des mythes, l'échange symbolique n'a plus de valeur, le sens du sacré nous échappe, l'instant prime sur le temps cyclique. Nos morts sont voués à l'oubli à peine enterrés, privés d'éternité. Notre survie est confiée au « progrès ». Les traditions sont rejetées dans nos sociétés industrielles, tout pousse au changement. Aussi grand que soit l'effort que nous faisons pour sortir de nous-même, pour rassembler ce qu'il peut nous rester d'autre sensibilité, de moyen de communication mystique, et pour essayer de ressentir ce que pouvaient signifier les rites sexuels sacrés des Mochicas, nous risquons de rester à côté... et c'est peut-être mieux. Analyser, comprendre, expliquer toutes les formes de relations, sexuelles ou autres, c'est encore démystifier, ôter le merveilleux, effacer les différences, réduire tout échange à un mécanisme bien compris, dominé, exploitable.

## NOTE

Toutes les pièces photographiées proviennent de la collection du Museum für Völkerkunde de Berlin. Nous remercions particulièrement le Docteur Eisleb et le Docteur von Schuler qui nous y ont invitée et avec lesquels nous avons eu de très fructueux échanges.

(Cl. A.-M. Hocquenghem)

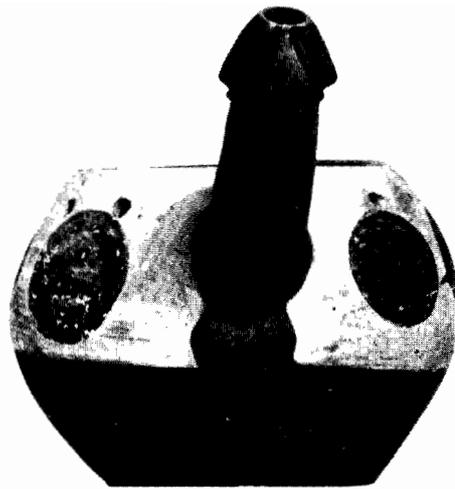


FIG. 11. — Phallus. VA 18547.

## BIBLIOGRAPHIE

Benson (E.)	<i>The Mochica : a culture of Peru.</i> Washington, New York, Praeger, 1972, 164 p., ill., bibliogr.
Bolz (I.)	Sammlung Ludwig : Altamerika. <i>Ethnologica</i> , Neue Folge 7, Recklinghausen Aurel Bongers, 1975, 392 p., ill., bibliogr.
Caillois (R.)	<i>L'homme et le sacré.</i> Paris, Gallimard (première édition 1939), 1950, 243 p., bibliogr. (Coll. Idées n° 357).
Disselhoff (H.)	Notizen zu einem Moche-Gefäß des Berliner Völkerkunde-Museums. <i>Baessler-Archiv</i> , Neue Folge IV, 1956, pp. 37-35.
Donnan (Ch.)	<i>Moche art and iconography.</i> Los Angeles, Univ. of California, UCLA Latin American Studies 33, 1976, 146 p., ill., bibliogr.
Feriz (H.)	Sinn und Bedeutung der erotischen Grabbeigabe in alt-peruanischen Gräben. <i>Ethnos</i> , Stockholm, 1966, pp. 173-181.
Gebhard (P.)	Sexual motifs in Prehistoric Peruvian Ceramics. In : <i>Studies in Erotic Art</i> , New York and London, Theodore Bowie and Cornelia V. Christenson ed., 1970, pp. 106-69.
Hagen (V. von)	<i>The desert Kingdoms of Peru.</i> London, Weidenfeld and Nicolson, 1965, 191 p., ill., bibliogr.
Hocquenghem (A.-M.)	Une interprétation des vases portraits mochicas. <i>Nawpa Pacha</i> , Berkeley, 1978, 20 p., ill, bibliogr. Quelques projections sur l'iconographie des Mochicas, une image de leur monde d'après leurs images du monde. <i>Baessler-Archiv Berlin</i> , 25, 1978, 38 p., ill., bibliogr.
Larco Hoyle (R.)	<i>Checan.</i> Genève, Nagel, 1965, 146 p., ill, bibliogr.
Posnansky (A.)	Die erotischen Keramiken der Mochicas und deren Beziehungen zu okzipitaldeformierten Schäden. <i>Tangungsberich der deutschen Anthropologischen Gesellschaft</i> , 47 Bd II, Frankfurt am Main, 1925, pp. 67-74, ill.
Sawyer (A.)	<i>Ancient Peruvian Ceramics</i> from the Kehl and Nema Markley collection. Museum of Art, the Pennsylvania State University, University Park, Pennsylvania. 1975, 90 p., ill., bibliogr.